

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 88 (1943)
Heft: 4

Rubrik: Commentaires sur la guerre actuelle

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Commentaires sur la guerre actuelle

RÉFLEXIONS SUR LA GUERRE D'AFRIQUE.

La situation actuelle est caractérisée par un changement momentané de l'importance des fronts. Celui de l'est, qui a tenu le monde en haleine jusque dans le courant de mars, passe au second plan car tous les regards se portent sur la Tunisie où la situation militaire était stationnaire depuis environ cinq mois. Sans reprendre la chronologie des événements qui se déroulèrent le long des côtes nord de l'Afrique, on peut cependant noter quelques observations qui en découlent. Depuis le moment où la 8^e armée britannique commença son offensive, en novembre 1942, elle a parcouru environ 2500 kilomètres. Performance étonnante, si l'on songe dans quelles conditions ces troupes devaient avancer au travers de territoires désertiques où le peu de ressources qui aurait pu leur servir avait été détruit par l'adversaire. En face d'elle, l'armée germano-italienne du maréchal Rommel, éprouvée par une succession de batailles, n'ayant plus la maîtrise de l'air, parcourait la même distance pour arriver au but qui lui a été finalement prescrit, en représentant encore une force cohérente. Retraite et poursuite méritent d'être examinées de plus près.

De nombreux auteurs ont cherché à ramener l'art de la guerre à une simple opération d'arithmétique où le plus fort doit l'emporter mathématiquement, écrasant son adversaire sous la masse de ses moyens. L'histoire fournit effectivement des exemples de ce genre ; mais d'autres aussi où le plus faible donne des coups terribles à son ennemi, parvient à lui échapper pour recommencer l'opération ailleurs. Ainsi le plus faible,

s'il finit peut-être par succomber *gagnera du temps* dans l'espoir d'un événement qui lui sera favorable ou permettra par le combat qu'il mène de réaliser certaines tâches sur d'autres théâtres d'opérations.

Pour échapper, il faut être libre de ses mouvements, autrement dit, on doit disposer *d'espace*. C'est cette condition qui a permis au maréchal Rommel de se soustraire sans cesse à l'étreinte de la 8^e armée en gardant pratiquement sans arrêt sa liberté de manœuvre.

La bataille frontale est un acte demandant peu d'imagination de la part des chefs. Le plus fort l'emporte. Mais pour l'emporter faut-il encore que l'ennemi ne puisse échapper. Cette dernière condition n'est réalisable que si l'espace manque ou si on parvient à lui couper la retraite. Dans ce dernier cas, nous n'avons plus une bataille frontale mais nous touchons aux opérations combinées dans le temps et l'espace ; autrement dit à la manœuvre. El Alamein est le type d'une bataille frontale où la masse de la 8^e armée (infanterie, chars, aviation, troupes motorisées) a fini par l'emporter. Cependant, cette bataille ne devait que permettre le démarrage de l'offensive britannique. Elle a revêtu cette forme à cause de l'étroitesse du défilé entre la dépression Guattara et la mer qui excluait toute manœuvre d'une certaine ampleur.

Pendant qu'elle se déroulait, le maréchal Rommel, utilisant à son profit l'espace dont il disposait sur ses arrières, décrochait le gros de ses troupes pour les installer dans la région du col d'Halfaya-Tobrouk. Il fit ainsi jouer à son profit trois facteurs :

le temps gagné par la bataille frontale (comportant souvent des actions offensives) ;

l'espace qui lui donnait la possibilité d'échapper ;

la vitesse permettant de parcourir dans un temps utile l'espace placé entre lui et ses ennemis.

La mise en œuvre simultanée de ces trois facteurs constitue une manœuvre de qualité supérieure.

Ce fut toujours sur des points de passage obligé que la bataille frontale livrée par de fortes arrière-gardes, couvertes par de profonds champs de mines, se déroula. Le temps gagné par les combats et opérations de nettoyage des champs de mines était mis à profit pour atteindre, grâce aux transports motorisés, le nouvel obstacle où une opération semblable recommençait.

El Alamein, Halfaya-Tobrouk, Agedabia-El-Agheila, Misurata, Mareth : cinq fois, pour ne citer que les principales, l'armée Rommel parvint, naturellement non sans pertes, à échapper à la destruction.

Dans chaque cas, son chef avait fait jouer l'espace en sa faveur. En Angleterre, une certaine déception se manifeste dans la presse maintenant que les forces italo-allemandes de Rommel sont parvenues à rejoindre celles de von Arnim dans le nord de la Tunisie. On laisse sous-entendre qu'en agissant plus rapidement la 8^e armée aurait pu capturer la totalité des forces de l'Axe lors de cette longue course dans le désert.

De toute évidence, si l'espace a permis la retraite de Rommel, il a joué contre Montgomery qui devait *tout* organiser derrière lui. Certains critiques anglais prétendent qu'il a manqué d'audace dans la poursuite. Reproche facile, car il ne faut pas oublier le temps qu'il fallait et qu'il faut encore pour amener du matériel sur ce champ de bataille. Rappelons-nous que tout le ravitaillement provient d'Angleterre en empruntant la route du Cap, passe la mer Rouge, pour être déchargé en Egypte et, de là, par voie de terre, être amené sur le front. Ce n'est que ces derniers temps que le port de Tripoli fut remis en état, permettant ainsi les transports par mer entre l'Egypte et la Tripolitaine.

Les décisions stratégiques, et même tactiques, étaient donc nettement subordonnées au rendement de ces transports. Une opération échouant faute de moyens aurait pu se transformer en désastre en cas de contre-offensive de l'Axe.

L'exposé que nous venons de faire pourrait laisser sup-

poser que les conceptions stratégiques des deux chefs ennemis de la campagne d'Afrique furent simples : pour l'un, retraite derrière une arrière-garde combattant sous la protection d'un obstacle ; pour l'autre, rupture de cet obstacle par une attaque frontale avant d'entamer la poursuite.

Il n'en est rien. Pour s'en persuader, il suffit d'étudier, même sommairement, la bataille qui se livre actuellement en Tunisie et dont l'attaque de la ligne Mareth marque le début.

Bien qu'obligés par les circonstances à mener une stratégie défensive, les Allemands ont montré comment ils la comprenaient. Ils n'ont pas attendu passivement le déclenchement de l'offensive Montgomery abrités derrière le rempart plus ou moins solide de la ligne Mareth (appelée à tort la « ligne Maginot » du désert).

Ils ont reconnu d'emblée que le danger principal pour l'armée Rommel venait de la 8^e armée britannique. Au moment où elle attaquerait, ils seraient forcés de se replier dans l'étroit couloir entre la mer et les montagnes. Les forces américaines, opérant dans celles-ci, en direction de la côte orientale de la Tunisie, représentaient une dangereuse menace pour l'aile droite allemande. Si elles attaquaient les premières, elles pouvaient atteindre la côte et couper la retraite au corps italo-allemand. Il fallait donc prendre les devants et empêcher les Américains de déboucher dans la plaine côtière et si possible les rejeter dans la montagne. Cette offensive eut lieu à la fin de février et fut caractérisée par les opérations du col de Casserine et de Ferkane. Elle écarta la menace latérale en élargissant l'espace disponible entre les forces américaines et la mer. Le danger d'être bousculés à la *première* offensive américaine était éliminé.

Du côté britannique la bataille pour la conquête de la ligne Mareth ne fut pas une simple répétition de celle d'El Alamein.

Alors que l'attaque frontale se déclenchaît dans le secteur Mareth-Zarat, l'aile gauche de la 8^e armée (10^e C. A.) amorçait

un mouvement débordant à l'ouest du Djebel Ksour vers El Hamma pour couper la retraite aux forces de l'Axe. Vers le nord, ce mouvement était prolongé par les offensives des troupes françaises, au nord du Chott el Djerid, et par l'avance des Américains du général Patton en direction de Maknassy.

Menacé d'encerclement, le maréchal Rommel a réuni une puissante masse de chars, de canons anti-chars et de D. C. A. face à l'attaque principale des Anglais. Agissant par surprise, il a contre-attaqué, forçant ses ennemis à abandonner la plus grande partie du terrain conquis après trois jours de bataille. Une fois cette opération terminée, il replia ses gros, couverts par des arrière-gardes. Quant aux forces alliées qui menaçaient de lui couper la retraite, elles tombèrent dans le vide puisqu'il s'était retiré sur Sfax, que les Britanniques occupèrent le 10 avril.

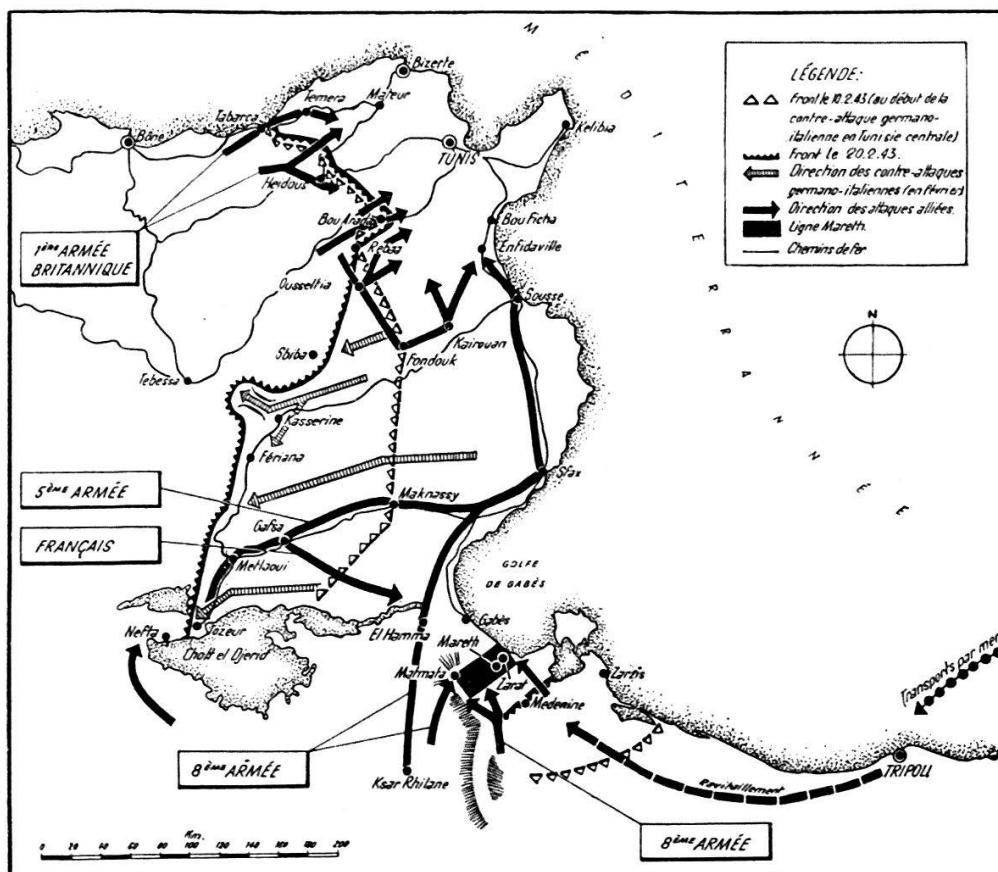
Relevons les grands efforts des Américains pour atteindre la côte en poussant sur Maknassy et Mazzouna où ils cherchèrent à menacer la route Gabes-Sousse. Plus au nord, ils progressèrent par Fondouk et Pichon en direction de Kairouan-Sousse. Cette dernière localité fut occupée le 12 avril alors que sous la protection de barrages de mines et d'artillerie le gros de l'armée allemande avait pu encore une fois se retirer en direction de Tunis.

Sur 2500 kilomètres, l'armée Rommel se replie, tirant tout le parti possible de cet immense espace. Maintenant elle a rejoint les forces axistes du général von Arnim. Ensemble, elles tiennent le « réduit tunisien ». Pour les forces de l'Axe, les grands replis stratégiques sont terminés. Elles sont serrées dans une pince gigantesque formée, de l'est à l'ouest, par la 8^e armée britannique, la 5^e armée américaine du général Clark, les forces françaises du général Giraud et la 1^{re} armée britannique du général Anderson.

A part des offensives tactiques qui peuvent leur donner ci et là un peu de liberté de mouvement, les troupes de l'Axe ne peuvent plus prétendre à reprendre l'initiative des opé-

rations, leur ravitaillement maritime et aérien devenant de plus en plus précaire.

Si les Alliés ont utilisé ces mois d'inaction apparente à concentrer leurs moyens, les Allemands n'ont pas non plus



perdu leur temps. On affirme qu'ils ont considérablement fortifié la région Bizerte-Tunis. Mais quelle peut être la valeur des ouvrages construits ? Travaux de fortifications permanentes ? Nous en doutons quand on songe à la quantité de béton et de fer qu'il faut amener à pied d'œuvre. Peut-être trouve-t-on ceux-ci aux environs de Bizerte où il en existe déjà. En revanche, malgré tout le talent d'organisation des Allemands, ils n'ont pu faire surgir de terre une zone fortifiée pour défendre ce réduit. Il est plus probable qu'ils ont tiré parti au maximum du terrain qui se prête à merveille à la

défensive. Quoi qu'il en soit, les Allemands ont réalisé toutes les conditions pour que les combats de Tunisie soient encore longs et coûteux. On admet que le centre de gravité des opérations se déplacera vers Bizerte qui est la grande place fortifiée par excellence. D'après certaines informations, son attaque serait plus facile par terre que par mer, car elle est défendue par de puissantes batteries côtières. On verra sans doute à brève échéance l'attitude de la 1^{re} armée lorsqu'elle arrivera devant les premiers travaux de défense.

Serré entre les forces anglo-américaines et la mer, le corps africain germano-italien peut prolonger la résistance en Tunisie durant un laps de temps qui sera fonction des possibilités de ravitaillement.

Certaines nouvelles de presse annoncent que les Italiens rassemblent dans leurs ports du sud des bateaux de tous genres. Est-ce en vue d'embarquer ces troupes ou est-ce une manœuvre pour tromper l'ennemi ?

A première vue, il pourrait être avantageux pour l'Axe de retirer des troupes d'élite, parfaitement expérimentées qui seraient en mesure, une fois réorganisées, d'être engagées sur un autre théâtre d'opérations. En revanche, tenant Bizerte et Tunis, l'Axe barre la Méditerranée, empêchant non seulement les Alliés d'utiliser la route du détroit de Sicile mais aussi d'occuper toute la côte africaine comme base de départ pour un débarquement sur le continent européen.

Il faut aussi reconnaître que la présence de l'aviation anglo-américaine à quelques kilomètres de Bizerte et Tunis permet de neutraliser sans trop de peine ces deux bases et partant de diminuer leur importance stratégique.

La résistance à outrance serait la conclusion logique de la tournure que la campagne d'Afrique prit dès l'arrivée des Américains. Depuis cet événement, les puissances de l'Axe ont tout mis en œuvre pour traîner les combats en longueur afin de gagner le temps nécessaire à la mise en état de défense des côtes méditerranéennes de la « forteresse Europe ».

Dans toutes ces opérations, l'aviation a de nouveau joué un rôle prépondérant. Toutefois, il n'est pas inutile de relever la passivité relative de la Luftwaffe, non seulement en Afrique, mais aussi sur le front est et dans les bombardements de l'Angleterre. La presse a annoncé ces derniers temps des déplacements d'avions vers l'Italie pour renforcer le « Luftflotte 2 » du maréchal Kesselring. Y a-t-il eu d'autres concentrations ailleurs, nous l'ignorons. On peut se demander ce que signifie ce silence. Nous avons de la peine à croire qu'il s'agit d'économies. Très probablement, les Allemands veulent pouvoir disposer d'une aviation intacte et nombreuse pour être jetée dans la bataille en cas de tentative de débarquement. Relevons l'opinion de certains milieux qui expliquent cette passivité de l'aviation allemande afin de porter au moment voulu un grand coup à l'Angleterre, principale base alliée pour une invasion du continent et ainsi retarder de plusieurs mois cette offensive. Il s'agirait en fait d'une « contre-préparation » stratégique. L'éventualité d'une intervention sur un nouveau théâtre d'opérations, ouvert à titre préventif, ne doit pas non plus être exclue à priori.

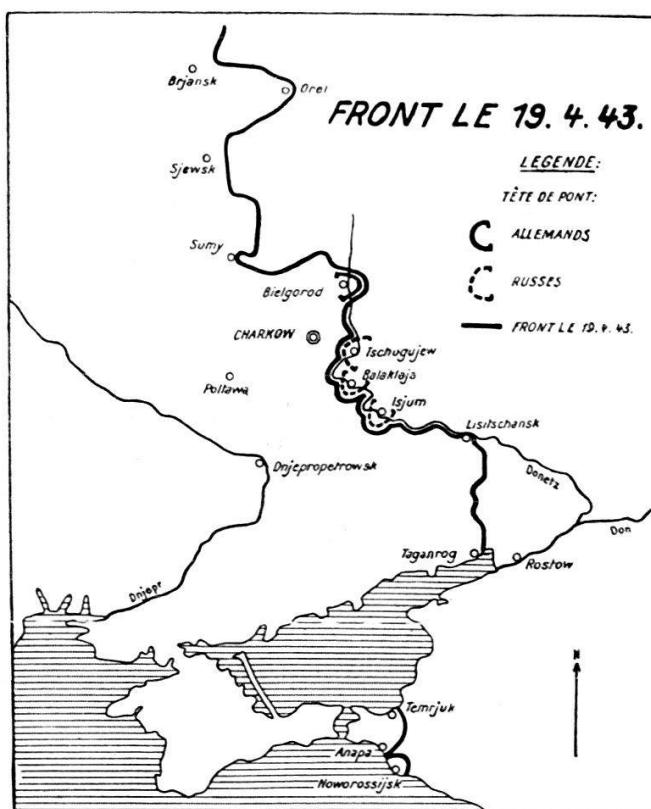
Ici nous entrons dans le domaine des hypothèses qui découlent des grandes rencontres politiques du chancelier Hitler avec M. Mussolini, avec le roi de Bulgarie etc. Le changement progressif d'attitude de la Turquie, ainsi que l'ont montré la conférence d'Adana et la visite du général Wilson est également un facteur dont il faut tenir compte.

LA GUERRE EN RUSSIE.

Dans notre chronique précédente, nous avions relevé que la situation militaire à l'est était entrée dans une période de transition entre la fin des opérations d'hiver et les opérations préliminaires qui devaient assurer la reprise des opérations d'été dans les meilleures conditions possibles. Cette impression s'est encore renforcée puisque l'offensive d'hiver russe s'est

complètement arrêtée et que la contre-offensive allemande dans le sud l'est pratiquement aussi. Les combats en cours autour des têtes de pont de Isijum et Tschugujew ne visent que des objectifs limités.

Un seul fait paraît certain, c'est que si un calme relatif



règne sur ce front, il semble bien que l'activité sur les arrières des deux belligérants augmente sans cesse d'intensité. Il est incontestable que chaque parti veut entreprendre les opérations à venir avec le maximum de chances. Pour le moment, il serait fastidieux de vouloir déterminer dans quel secteur et quand les offensives reprendront.

Rappelons que l'offensive russe d'Ukraine a été arrêtée de justesse par les Allemands par des divisions prélevées en grande partie en France et en Allemagne. Dans ce pays on n'hésite pas à parler du « miracle du Donetz ». S'il n'avait

eu lieu, les auteurs militaires allemands affirment qu'une catastrophe militaire se serait produite. De l'autre côté, les Russes après avoir refoulé en quatre mois les Allemands sur une profondeur de 500 km. et une largeur de front de 1500 km. avaient fourni le maximum de leurs possibilités. Comme dans la guerre de 1914-18, nous assistons sur le front est à une gigantesque bataille de matériel où pratiquement en une bataille chacun des belligérants consomme une grande partie de sa production annuelle.

Les efforts industriels entrepris de part et d'autre sont significatifs. En Allemagne, la mobilisation totale a permis de redonner à la Wehrmacht, en effectifs, sa puissance de l'année dernière.

Pour alimenter cette nouvelle armée il fallait un potentiel industriel égal à celui de 1942. L'incorporation de la main d'œuvre étrangère dans l'industrie de guerre allemande visait sans doute moins à augmenter la production qu'à la maintenir à un taux équivalent à celui de l'année écoulée.
